

Le Bunker Néo Fasciste

Extrait de *Pauvre de Gaule !* (Éditions Pauvert, 2000)



Stéphane Zagdanski

« On ne saurait oublier que si l'Urbanisme moderne n'a encore jamais été un art - et d'autant moins un cadre de vie -, il a par contre été toujours inspiré par les directives de la Police. »

Potlatch n°5 , 20 juillet 1954

Souriez, vous êtes fliqués

Parfois ma propre volonté m'étonne.

Tout ce qui existe sur de Gaulle, études, récits, pamphlets, articles, analyses, documentaires, photographies, Mémoires, hagiographies et archives diverses, je l'ai eu sous les yeux. J'ai visionné des heures de vidéo, j'ai étudié chaque photo à la loupe, j'ai écouté sans me lasser tous les discours enregistrés, j'ai même lu ligne à ligne, en annotant chaque phrase, les insipides et indigestes *Mémoires* du longiligne général, sans oublier ses textes de jeunesse, ses écrits stratégiques, ses impayables saynètes, ses fictions, et même ses pauvres poèmes signés « Moi ».

Jusqu'à une période récente, l'homme d'esprit désireux d'approfondir le sujet de ses recherches avait le choix à Paris entre deux bibliothèques dignes de ce nom : la « Richelieu » et la « Pompidou ».

La Bibliothèque nationale, située en partie dans l'ancien palais Mazarin, entre la rue de Richelieu et la rue Vivienne, était un gros bocal verdâtre où l'on pénétrait muni d'un billet, délivré par un éditeur ou un directeur de thèse, certifiant qu'on était bien un chercheur agrémenté, un froid universitaire dont la détermination était aussitôt sondée par l'épreuve dite « du guichet ». Toute recherche commençait en effet invariablement par le remplissage à la main, en trois exemplaires, de fines petites fiches rose, vert, bleu, qu'il fallait remettre à un guichet avant d'aller se rasseoir à sa place devant une petite lampe à abat-jour vert, et patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter, patienter comme les cent autres momies de la salle de lecture, jusqu'à ce que l'ouvrage demandé remonte, par on ne savait quel stratagème (ascenseur ?

téléportation ?) d'on ne savait quel sous-sol ou peut-être grenier, dérangé en plein colloque avec ses millions de congénères accumulés depuis au moins Charles V, dit « le Sage », sans parler des milliers d'estampes, gravures, médailles, cartes, plans, partitions et manuscrits enfouis sous la pression d'or des siècles...

Bref, un musée aussi délectable que résolument inutilisable pour un cerveau supersonique et particulièrement pressé, en la circonstance, d'atteindre son but.

Moins jolie, mais plus utile, était la bibliothèque du Centre Beaubourg, également nommé Centre Georges-Pompidou, internationalement admiré pour son architecture abominable avec ses boyaux colorés et les tubes transparents de ses escaliers roulants plaqués comme des varices sur son immense façade.

J'ai beaucoup été à Beaubourg. La consultation des livres y était parfaitement libre, on n'avait rien à demander à personne, il suffisait de trouver la cote et la référence de ce qu'on cherchait sur un vieil écran d'ordinateur vert fluorescent, parmi les millions d'ouvrages immédiatement disponibles, puis d'aller sans délai cueillir comme une fleur l'objet de son choix dans un rayon parmi des centaines, à l'un des trois étages de ce hall gigantesque dont les passants perpétuels étaient des pensées imprimées.

Aller à Beaubourg était un rite aisé. Il suffisait de traverser à pas rapides le parvis encombré de chanteurs, musiciens, mimes, mendiants, peintres, caricaturistes, statues vivantes, vendeurs de journaux, vendeurs de gadgets (votre prénom sur un grain de riz, une tresse colorée dans vos cheveux, un bonhomme en caoutchouc déformable à dix francs) et même, parfois, un vrai *speaker* hagard, comme à Hyde Park, un de ces bavards apocalyptiques, un paranoïaque surexcité, un hare krishna ou un jéhoviste exalté.

À l'entrée du Centre, un portique détecteur d'armes et un vigile fouilleur de sac ralentissaient le flux des visiteurs. N'ayant jamais de cartable, j'échappais à la file d'attente des touristes. Je traversais le rez-de-chaussée en jetant un demi-regard aux installations d'art contemporain, histoire d'alimenter mon justifié mépris, puis j'empruntais un premier escalier mécanique, dépassais à grands pas l'entrée d'une exposition payante, passais

sous un compteur électronique diffusant en temps réel le nombre de visiteurs disséminés dans les étages, et m'engouffrais comme les autres dans la grosse tuyauterie transparente qui menait à la bibliothèque, à la cinémathèque, à la cafétéria ou au musée du sommet.

Les deux files de touristes et d'étudiants se croisaient, comme dans les escaliers roulants du métro. Montant lentement, je regardais les filles qui descendaient, et aussi le paysage à travers le plastique rayé du boyau. Tel un saint en ascension, j'admirais les vieilles maisons de la place Georges-Pompidou, en particulier cet immeuble minuscule, tout en hauteur, coincé entre deux gros bâtiments, longiligne stratification de quatre ou cinq étages, une lamelle verticale d'Amsterdam découpée là-bas et rebâtie ici pierre à pierre.

Depuis quelques années, il fallait faire la queue au second étage avant de pouvoir pénétrer dans l'immense bibliothèque. L'entrée était gratuite, et la majorité des étudiants étaient des immigrés pauvres, Africains préparant un doctorat sur l'Afrique, Arabes sur le Moyen-Orient, Asiatiques sur l'Asie. C'était drôle.

Mon continent à moi, c'était le département philosophie-religion-littérature-histoire-arts. Jamais été à l'étage des sciences ni à celui de l'économie et du droit.

Les derniers temps, il y avait aussi, juste après l'entrée, un attroupement devant les quatre ordinateurs neufs connectés sur Internet en libre accès. Africains, Arabes, Asiatiques et Français y contemplaient tous les mêmes images venues d'Amérique. Ce n'était plus aussi drôle.

Je ne travaillais jamais sur place. Je repérais ce qui m'intéressait, puis *clac! clac! clac!*, odeur d'alcool et flashes de la photocopieuse à cinquante centimes la feuille, et je ramenais tout chez moi.

Hélas! Beaubourg a fermé pour d'interminables travaux juste au moment où l'on inaugurerait la Grande Bibliothèque Mitterrand. Un énorme tipi a été construit sur le parvis, sous lequel des ordinateurs multimédias font la publicité du tipi lui-même, et un gigantesque pot de fleurs, sans fleurs mais en or, a été installé devant l'entrée, commandé à un artiste contemporain qui a gagné, avec cette seule escroquerie, de

quoi payer les photocopies de plusieurs centaines d'étudiants pauvres pendant cinquante ans.

Les étudiants pauvres se sont repliés à quelques pas de là, dans une annexe provisoire, rue Brantôme, où le nombre de livres, faute de place, était tristement restreint.

On voit que je n'avais pas le choix.

Lorsque le wagon du métro quitte la station Bercy pour s'envoler au-dessus de la Seine, l'eau se met à clapoter furieusement contre les vitres.

En plein mois d'août, ça me semble étrange.

Ce n'est pas une pluie d'été, fine, tamisée, c'est une glu grisâtre qui descend à regret le long des fenêtres, comme du blanc d'œuf. Suspendu dans les airs par un fumeux subterfuge, le métro surplombe le vieux fleuve, ballotté entre Charybde, à gauche – le complexe sportif, hideux polygone aux parois moquettées de pelouse en pente –, et Scylla, à droite – le monstrueux échafaudage mégalomane du Ministère-de-l'Économie-et-des-Finances-et-de-la-Corruption-planifiée-et-de-la-Propagande-à-dents-de-requin, avec ses cibles pour hélicoptères au sommet et son embarcadère à navettes sous les piliers.

Après cette traversée houleuse du pont, je descends à la station Quai de la Gare. Je longe sous la pluie déchaînée les immeubles en béton qui conduisent vers la nouvelle Bibliothèque nationale de France. Des rafales de vent mugissent en direction de la gare d'Austerlitz, la pluie redouble, glaciale, anthracite, comme si les nuées d'encre de Chine amalgamées au-dessus de la Seine déversaient leur substance vitale sur les corps des rares passants.

Je me réfugie dans le grand magasin de fleurs, d'autres personnes attendent comme moi que la pluie faiblisse. Un aquarium est installé dans un coin de la boutique, entre des orchidées et des roses. J'observe les poissons exotiques. Les mouvements de leur bouche ont la triste gravité d'une noyade, comme s'ils essayaient de me dire quelque chose mais qu'un sort affreux bâillonnait leurs paroles.

Dehors la pluie continue, noire, vraiment noire, noirâtre et maléfique, rythmée par les mugissements du vent, « me me

meu », « me me me », et glaciale, étrangement insistante et froide.

Je me décide à continuer jusqu'à la Bibliothèque. J'ai un travail fou devant moi, je ne peux pas abandonner maintenant, c'est le seul endroit de Paris où trouver ce que je cherche. Je rabats les pans de ma veste, je marche rapidement en baissant le visage, je pense, en avançant sous la pluie, en apnée, fouetté par les mugissements de l'air (« me me me », « me me me ») : *Le Vieux ne veut pas de moi dans les parages, mais moi je dois.*

Le « Vieux », c'est Mitterrand bien sûr, pas de Gaulle. La Bibliothèque est son lieu, son « site », son fief.

Je ne lève le visage sous la pluie palpitante qu'arrivé au pied de la Bibliothèque Mitterrand. Je vois d'abord une marche géante : cinquante centimètres de profondeur, cinq cents mètres de largeur. Puis une autre marche, et encore une autre, et la même chose répétée dans toutes les directions où peut se tourner mon regard incrédule. Je croyais être à l'entrée d'une bibliothèque nationale, je me retrouve au pied d'une démesurée pyramide à étages battue par la pluie, le vent, et les mugissements fantomatiques du Président mort.

Le Vieux était décidément un grand malade ! La charlatanerie égyptoïdale du Louvre n'avait pas suffi à apaiser ses fantasmes pharaoniques. Il avait aussi voulu contempler l'astre de son improbable postérité du haut d'une ziggourat assyrienne bâtie à la gloire de ses prétentions littéraires.

Première mauvaise surprise : sous la pluie noire et gluante l'énorme escalier est résolument impraticable. Détrempées, ces centaines de mètres de marches en bois exotique rendent impossible la montée au parvis, sinon en suivant un très étroit chemin en bandes antidérapantes, comme pour signifier d'emblée que cet immense espace perdu a pour fonction de recroqueviller en une queue leu leu fourmillante les êtres humains venus adorer une étendue sacrée sur laquelle il leur est interdit de se répandre.

Au sommet des marches s'ouvre le parvis sans fin, béant entre quatre tours de verre et de fer formées chacune de deux pans à angle droit, postées aux quatre points cardinaux de la

ziggourat délirante, « comme quatre livres ouverts se faisant face », dit la brochure rédigée par le jeune architecte que le Vieux adouba dare-dare.

Encadré par ces hideux gratte-ciel, le parvis procure la sensation misérable de se retrouver au cœur de n'importe quelle cité-ghetto de la banlieue parisienne. C'est une banlieue sans délinquants mais où les caméras prolifèrent, remplissant infatigablement leur rôle de flicage du rien, de scrutation du creux, de surveillance du vide.

Je lève la tête pour contempler l'une des quatre tours. Quel esprit dégénéré a bien pu voir là des livres posés verticalement ! J'ai alors une illumination : Mitterrand a été toute sa vie tenaillé par sa rivalité mégalomane vis-à-vis de De Gaulle. Or ce délire en miroir porte un nom : le complexe du grand homme. Le grant'om, le grant'om, le grand tome ! Ha ha, c'est clair comme un jeu de mots de Shakespeare ! J'ai devant les yeux, immenses et imposants, les quatre *grands tomes* verticaux de la bibliographie mitterrandienne : *Le Coup d'État permanent* à l'ouest, *Ma part de vérité* à l'est, *L'Abeille et l'Architecte* au nord, *Ici et maintenant* au sud.

J'avance en rigolant vers le centre du parvis. C'est alors qu'apparaît l'immonde trouvaille urbanistique du protégé de Mitterrand. Toutes ces marches qu'il faut grimper péniblement ne servent qu'à mener le piéton au niveau d'une immense mezzanine, faite de longues rambardes d'acier, d'où le regard plonge comme d'un mirador pour surveiller un camp de concentration où, au lieu d'êtres humains faméliques, sont retenus prisonniers... *des arbres* !

La Grande Bibliothèque de France a été bâtie autour d'un jardin dans lequel nul ne pénètre, une forêt sous verre ! Que dit la brochure ?

« L'incrustation d'un jardin achève la mise en place symbolique du projet en offrant un lieu de calme à l'abri des nuisances de la ville. Tel un cloître, cet espace serein favorisera la méditation et l'épanouissement du travail intellectuel. »

L'incrustation d'un jardin ? De qui se moque-t-on ! C'est donc en l'honneur de Mitterrand, qui vouait une passion torride aux arbres, qu'on a mis sous verre cette pauvre forêt

interdite, sans parler des rangées de cages, aux confins du parvis, où des arbustes sont enfermés comme les prisonniers suspendus de Louis XI ? Qu'est-ce que ça aurait été s'il les avait haïs !

Triste tristesse.

Je prends un long tapis roulant qui mène à l'entrée de la Bibliothèque. À chacune des extrémités du tapis un vigile armé d'un talkie-walkie est posté sous une grosse caméra de surveillance. En prévision d'une émeute, je suppose. « On veut li-re Dante ! Shakes-peare dans la rue ! Proust avec nous ! Libé-rez Mo-lière ! On va tout cas-ser ! »

Je tourne la tête à droite, à gauche, je cherche Virgile tant cette longue descente robotique, après la longue montée machinale des cinquante marches, ressemble à une visite aux Enfers où les pauvres arbres prisonniers, les suicidés du mitterrandisme, attendent leur impensable rédemption.

Des étudiantes bavardent en fumant devant l'entrée ouest. Elles ne bavardent pas entre elles : chacune tient une conversation gloussante et hululante avec son téléphone portable.

« Libé-rez Mo-lière ! » Tu parles d'une émeute.

J'entre enfin dans le hall de l'aile ouest. Je passe entre trois cerbères déguisés en hommes d'affaires, costume sombre et cravate, n'ayant apparemment rien à faire hormis dévisager avec suspicion les personnes allant lire (« Voltaire, bats-toi, le peuple est avec toi ! ») et dissuader toute velléité de terrorisme intellectuel.

Mais où sont passés les huit milliards de francs du projet ? Quand même pas dans ce hall d'entrée aussi immense que laid et froid et sombre !

Deuxième mauvaise surprise : l'entrée est payante. Vingt francs pour pénétrer la merveille ! C'est que l'architecte est un artiste, figurez-vous, et sa réalisation démesurée « un lieu et non un bâtiment ».

« Ce projet est une pièce d'art urbain, une installation minimaliste, le "less is more" de l'émotion, où les objets et leurs matières ne sont rien sans les lumières qui les transcendent. Tours, étuis de verre, avec double

peau et filtres solaires multipliant les reflets, amplifiant les ombres : magie absolue de la diffraction de la lumière au travers de ces prismes cristallins. »

On dirait le générique de *Star Trek*. Impossible d'échapper à ce charabia ésotérico-promotionnel qui passe en boucle sur les écrans multimédias parsemant le hall.

« Nature décalée, avec un jardin dont on ne voit émerger que la frondaison des arbres. "Une mer d'arbres, un moutonnement de feuillage." Une promenade initiatique sur les passerelles lancées au travers des branches entre ciel et terre. Enfin, la protection douce du sous-bois, ses odeurs et ses bruissements, les retrouvailles avec soi, un autre monde... »

N'importe quoi pour justifier les milliards engloutis dans la géologie high-tech !

Je prends un ticket d'entrée – toutes les cartes bancaires sont acceptées –, je m'approche d'un premier portillon surveillé par deux cerbères. Zut ! il est en panne, les tickets sont froidement rejetés par la fente d'introduction. Il faut attendre qu'un technicien vienne réparer l'engin. La foule des visiteurs commence à trépigner au portillon. Incorruptibles, les cerbères deviennent franchement menaçants. Aucun moyen de passer sans valider son ticket d'entrée. Après quinze minutes d'attente, les vingt personnes agglutinées s'engouffrent enfin dans un long corridor de bois et d'acier qui s'élanche devant eux.

Je vois enfin de près la forêt incarcérée derrière ses remparts de verre. Sur l'autre rive, un corridor parallèle dans lequel déambulent des lecteurs, comme dans un interminable couloir de prison.

Sinistre ! Des fauteuils en peau rythment le corridor, certains occupés par des étudiants qui bavardent sagement, d'autres par des filles seules qui papotent avec leur portable. Les abat-jour des lampadaires sont des plaques en acier qui guillotinent horizontalement la lumière. Les murs sont décorés d'un abominable papier peint en acier tressé, comme si les parois portaient une cote de mailles. Tous les trois mètres, une caméra de surveillance. Entre deux caméras, un cerbère.

Une première salle à droite, j'entre. C'est une salle de cinéma ! Sur un grand écran passent en boucle plusieurs documentaires consacrés au projet. Un film montre en accéléré la construction du bâtiment, pardon, du « Lieu ». D'étranges

phrases s'échappent des haut-parleurs : « travail sur le vide », « parcours initiatique allant du bruit vers le silence, de l'information de consommation à celle de sélection », « promenade qui plonge le lecteur dans un voyage exploratoire au sein du savoir de l'humain »...

La salle est comble, la secte écoute religieusement le gourou garde-chiourme faire sa réclame. On se croirait dans la séance d'hypnose collective de 1984, les dix minutes de la haine contre « le Livre ». Ils vont bientôt se mettre à hurler (« On-veut-du-vidé ! »). Je ressors.

Comme chaque fois que je me trouve dans une situation bloquée dont j'ai l'impression d'être le seul à constater l'absurdité et l'infamie, je me mets à réfléchir intensément. C'est mon moyen de m'en sortir, lire entre les lignes de cette bêtise colossale, trouver le pourquoi d'une si flagrante laideur.

Pourquoi la mégalomanie mugissante de Mitterrand s'est-elle focalisée sur cette imposture qui toupille autour de l'idée bizarre du « vide » ? D'où vient chez l'urbaniste cette ironie de pamphlétaire contre les projets concurrents, « emphase et contorsions architecturales » ? D'où, ce charabia mystique sur l'« opération salvatrice », la « rédemption du lieu », le « lieu magique » ?

Soudain, je comprends.

Le grand fantasme de Mitterrand, son obnubilation virale, a toujours été de supplanter irréversiblement de Gaulle. Or, dans une conférence de presse restée fameuse, en novembre 1967, celui-ci a lancé qu'il ne redoutait pas tant, après sa disparition, le « vide politique » que le « trop-plein ».

Le Vieux, qui était jeune à l'époque et dont les dents n'avaient pas encore été rognées par ses conseillers en communication, a pris de plein fouet la flèche sarcastique de son rival en mégalomanie. À trente ans de distance, il décida de traiter le méprisant « trop-plein », annoncé avec morgue par de Gaulle, de la seule manière possible : par le vide, précisément.

Tout s'éclaire ! Le projet du jeune architecte est une riposte anticorbusianiste : le verbiage et le vide contre le béton embouti.

Hélas ! il manquait à Mitterrand autant qu'à de Gaulle une connaissance stricte du *vide parfait* et de sa ruse dialectique,

selon laquelle le vide et le plein sont des alliés qui se métamorphosent par d'éblouissantes rafales simultanément l'un en l'autre et vice versa.

Les phrases de l'urbaniste s'écroulent d'elles-mêmes. Le « bâtiment monstre croisé entre temple et supermarché » qu'il dénonce, à quoi il oppose son « lieu initiatique », qu'est-ce d'autre que le Grand Louvre commandité par Mitterrand, avec son atroce pyramide opacifiée par les échafaudages et la crasse, avec son supermarché en sous-sol, ses fast-foods, ses magasins de disques et de vêtements, et ses touristes canalisés en files interminables comme en un stagnant pèlerinage !

Les « tours d'angle » sont « quatre balises, tenseurs de la plaque, verticalité, définissant un volume virtuel qui cristallise toute sa magie, sa présence, sa poésie », « balises urbaines qui mettent en valeur le "livre" avec un mode d'occupation aléatoire des tours qui se présente comme une accumulation du savoir, d'une connaissance jamais achevée, d'une sédimentation lente mais permanente », « tours des livres, ou silos, ou étagères immenses aux rayonnages innombrables, ou labyrinthes verticaux »...

Ce bavardage grotesque ne résiste pas aux faits. Tout ce blabla urbanistique dissimule mal les misérables clapiers à lapins que sont les quatre tours, abominables HLM pour l'esprit dont il a fallu colmater la laideur vitrifiée par des volets intérieurs en bois, mesure d'urgence contre les carnages que la lumière risquait de provoquer parmi les millions de livres fragiles. Détail insignifiant qui a alourdi la facture initiale de plusieurs millions de francs, l'architectural gourou n'ayant pas daigné y penser d'abord.

Comment s'appelle-t-il ? Perrault, Dominique Perrault. Tiens tiens. Peut-être un descendant de la fameuse famille ? Un arrière-arrière-arrière du célèbre Charles Perrault, 1628-1703, contrôleur des Bâtiments du roi, académicien, censeur en chef et meneur acharné des Modernes contre les Anciens, lancé dans une querelle à mort face aux géniaux Boileau, La Bruyère, Racine et Bossuet ? Allergique absolu à Homère et Pindare ? Après moi le déluge, mais avant moi le désert ?

Toute cette pluie et toutes ces marches, je me disais bien aussi qu'elles avaient un sens. Et cet occulte galimatias sur la grandeur de son propre projet... C'est de famille ! Mitterrand connaissait tout ça, il a vu le nom sur la maquette, il a parcouru la réclame, le style new age lui a sauté aux yeux : ce

serait lui, le jeune Perrault, qui réaliserait son rêve, pas un autre...

Je cherche la salle des recherches bibliographiques, je passe devant la salle des périodiques, celle des livres d'art, celle des sciences, elles se ressemblent toutes, un portillon, des caméras, des cerbères. J'ai déjà parcouru au moins deux kilomètres, j'arrive à l'extrémité du premier couloir, rien d'indiqué clairement, juste des panneaux hiéroglyphiques inutilisables. C'est un labyrinthe où rien ne se distingue de rien et où tout ressemble à tout.

Je regarde à travers une baie vitrée, apparemment je suis à l'entrée est. Celle en face, par où je suis arrivé, est l'entrée ouest. Ou bien est-ce l'inverse ? Je ne sais plus.

Je finis par trouver un plan imprimé. La salle des recherches est à l'autre extrémité de l'autre corridor. Je repars, un autre portillon, deux autres cerbères, une autre série de salles gardées par d'autres portillons surveillés par d'autres caméras vérifiées par d'autres cerbères. Est-ce un gag ?

Ça fait au moins une heure que je suis là, toujours pas commencé de travailler, ce n'est pas grave, je visite. L'endroit est délirant, sinistre et délirant. On jurerait qu'il a jailli de terre pendant que je marchais sous la pluie noire pour se dresser devant moi et offrir son horrible énigme à mon cerveau autrement plus observateur qu'une légion de deux cent cinquante caméras.

Voilà, j'ai enfin fait le tour, quatre kilomètres à pied pour trouver la bonne salle, la seule sans portillon, juste un portique électronique antivol et antibombe.

C'est une grande salle remplie d'ordinateurs tout neufs, bien plus sophistiqués que les vieux fossiles verdâtres de Beaubourg. Je m'assieds devant l'un des ordinateurs inoccupés, je tape un mot sur le clavier, « Perrault », j'obtiens la réponse que je cherchais.

« Je vous fais voir l'envers des événements que l'Histoire ne montre pas – écrit Chateaubriand –, l'Histoire n'étale que l'endroit. »

Lecteur, voici, jaillie d'un banal ordinateur, l'envers de l'histoire contemporaine révélé à tes neurones ébahis.

« Les membres du clan Perrault ont des caractéristiques communes : une curiosité universelle qui les pousse volontiers vers les sciences, un jansénisme quasi congénital qui s'accommode du reste fort bien du goût du luxe et de la bonne chère, la manie de rimer, une sorte d'allergie à l'égard de la culture antique, la passion de bâtir, et aussi un certain arrivisme. »

Arrivisme ? C'est peu dire. Le projet de Perrault a été retenu par Mitterrand en deux années seulement. À titre de comparaison, il en a fallu quinze pour que les Anglais agrément leur propre Bibliothèque nationale.

Corruption ? Comme l'ancêtre Pierre Perrault, le receveur général des Finances de Paris qui s'est un peu servi dans la caisse, a été disgracié par Colbert, s'est alors consacré à de virulents pamphlets contre *Don Quichotte* et *l'Iphigénie* de Racine ?

Architecte ? Comme l'ancêtre Claude Perrault, qui collabora à la colonnade du Louvre, admirée par des générations d'esthètes pour sa sobriété classique jusqu'à ce qu'on révèle qu'elle était en réalité inachevée et qu'il y manquait le décor que Perrault avait prévu à l'origine ?

Vendu ? Comme Charles, le prince des féeries, qui dirigea le service de la propagande royale, censurant et corrigeant les éloges trop tièdes à Louis Le Grand ?

« Plus particulièrement préposé, semble-t-il, à la mise en place et à l'organisation de l'absolutisme dans le secteur des intellectuels, il dirige avec Jean Chapelain le service de la propagande royale, clé de voûte du système, et, à ce titre, suscite et corrige les éloges et explications de la politique du roi et distribue les gratifications destinées aux artistes ralliés... Il surveille l'édification des palais et des monuments destinés à donner une haute idée de la magnificence royale. »

Tant de coïncidences m'ont donné faim.

Je sors de la salle des recherches. Portique, vigile, caméras, portillon, où suis-je maintenant ? Dans la tour des Lois ? des Lettres ? des Nombres ? ou la tour du Temps ? Suis-je vraiment le seul à trouver tout cela risible ? Et la cafétéria ? Il y a bien une cafétéria quelque part ? Oh ! les androïdes ! on vous a programmé le mot « nourriture » ?

Je m'avance vers un vigile pour lui demander. Il n'a pas l'air très humain mais il n'y a personne d'autre alentour. « Vous savez où se trouve la cafétéria ? » dis-je. Il me lance

un regard vide et me désigne une direction, à l'extrémité du hall, derrière une rangée de cabines téléphoniques.

Pour accéder à la cafétéria, il faut pousser d'immenses et lourds battants de portes en acier d'au moins cinq mètres de haut, formant une série de sas qui s'ouvrent successivement en sens inverse. Il faut pousser pour entrer dans un sas et tirer pour passer dans le suivant. Je jure sur la *Magna Carta* que je ne plaisante pas. Leur cafétéria est mieux protégée qu'une banque, on imagine le désastre en cas d'incendie généralisé. L'un des sas est une passerelle qui surplombe tout un étage, à quinze mètres de haut, avec vue sur deux escaliers mécaniques interminables qui ne semblent conduire nulle part.

Un dernier sas, une dernière porte à tirer, merde ! non, à pousser, et je pénètre dans un déprimant hall d'attente. C'est une pitoyable cantine avec quelques tables, un minibar ambulante, deux serveurs, des prix exorbitants, des étudiants parsemés et des caméras à chaque extrémité. Ils ont peur de quoi ? d'un vol de sandwiches ? d'une émeute entre les toilettes pour handicapés et la salle de conférences ?

Sacré Mitterrand ! Son pétainisme purulent ressort par tous les pores de l'abominable bibli. On s'attend à voir surgir un CRS avec berger allemand à chaque instant. C'est le Vel' d'Hiv du XXI^e siècle !

Suis-je donc le seul à voir un rapport ?

Je suis de retour à la salle des recherches après avoir avalé un sandwich infâme et m'être enfui aussi vite que possible en retraversant tous les sas dans l'autre sens.

Je m'assieds face à un gros écran d'ordinateur relié à une imprimante. Je tape « De Gaulle », j'obtiens la liste d'une soixantaine d'ouvrages. Il y a un petit logo en forme d'imprimante, je clique, l'imprimante laser ronronne, les feuilles commencent à sortir.

À gauche, un étudiant absorbé par son écran manipule la souris par des allers-retours compulsifs de la main. Il fait penser à un chimpanzé qui accomplirait des tests d'intelligence.

L'imprimante s'arrête brusquement. Que se passe-t-il ? Je n'ai que la moitié de mes références, trente notices sur les soixante indiquées à l'écran.

Je me lève, je vais à un comptoir derrière lequel se tient une jeune femme d'une vingtaine d'années, petite, malingre, aux cheveux coupés à la garçonne, avec des lunettes rondes et des taches de rousseur. Elle lit le best-seller d'Australopiquec, je la dérange. Je lui demande comment imprimer mes trente dernières notices.

Elle prend un ton ulcéré et menaçant. Je dois lui plaire.

- Vous n'avez le droit d'imprimer que dix notices ! C'est écrit sur une pancarte collée à l'imprimante !

- Vous voulez dire dix pages, je suppose. Parce que les trente premières notices ont été réunies sur cinq pages...

- Non ! dix notices ! pas dix pages ! Vous ne savez pas lire ? C'est écrit sur l'imprimante !

- Vous êtes sûre, mademoiselle ?

- Je travaille ici depuis deux ans ! vocifère Miss Gestapo, je le sais mieux que vous !

- Mais c'est absurde, dis-je avec un grand sourire (je sens que je l'excite). Si c'est par souci d'économie qu'on a limité l'impression par visiteur, je suppose que deux pages contenant dix notices abrégées ne sauraient être considérées avec la même sourcilieuse sévérité que dix pages contenant chacune une notice de cinq lignes...

- C'est dix notices ! pas dix pages !

- Mais c'est idiot, dis-je.

- Si vous avez une réclamation à faire, vous l'écrivez sur une feuille de papier, ça remontera en haut lieu. Quoi qu'il en soit, vous n'avez droit qu'à dix notices !

La gamine fulmine. Australopiquec décidément me harcèle jusqu'à travers ses fans. Je me demande si elle va déchirer les vingt notices de trop que j'ai d'ores et déjà imprimées. Pas sûr qu'elle irait jusque-là. Je jette un œil vers l'entrée de la salle, derrière le portail électronique antivol et antiterroriste. Pas de cerbère à l'horizon. Je ne crois pas qu'ils soient armés, de toute façon.

- Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer comment faire, pour la prochaine fois, lorsque je voudrai imprimer les notices en rab ?

- Vous devez les sélectionner !

- Comment ça ?

- Vous cliquez sur l'icône « Sélection » !

- Je peux sélectionner toute la liste d'un coup ou je dois sélectionner chaque notice l'une après l'autre ?

Elle surgit de derrière son comptoir, très agacée. Je lui plais de plus en plus.

J'essaie de la calmer. Je plaisante.

- Je suis un peu lent à la détente, pardonnez-moi.

- Je crois plutôt que vous faites exprès de ne pas comprendre !

Elle me montre comment sélectionner les notices, puis retourne grommeler derrière son comptoir.

Mathieu ! Mathieu ! Tout ça pour un simple projet sur Baudelaire !

J'emporte mes trente notices avec moi, je me rends dans la salle d'histoire, il y a plusieurs ordinateurs de recherche bibliographique et plusieurs imprimantes ici aussi, comme dans chaque salle. J'en profite pour imprimer mes notices restantes, et j'en rajoute une cinquantaine (vidéos, photos, discours) que j'imprime aussitôt dans l'indifférence des surveillants qui surfent sur Internet derrière leur comptoir.

Je fais quelques photocopies, pour la forme. Un franc le flash, c'est le double de celles de Beaubourg. Il faut bien que ces ordures récupèrent l'argent gaspillé en chaises à trois mille francs l'unité ! Comment une chaise peut-elle coûter trois mille francs ?

Je remonte enfin à la surface. Un dernier escalier mécanique, un dernier vigile en haut de l'escalier qui conduit à l'esplanade, au pied de la tour du Temps (*sic sic sic sic sic sic*), une dernière caméra, et un grand drapeau bleu blanc rouge qui flotte au vent.

La pluie s'est calmée, le soleil luit.

Dans le métro, je feuillette mes photocopies. Je tombe sur un récit de Malraux. Avec Mao et lui-même, lui dit de Gaulle, un « type humain » disparaissait. Malraux en conclut que de Gaulle songeait à l'ordinateur comme seul digne remplaçant de sa grandeur évanouie.

Ce n'est pas si sot. De Gaulle était froid, répétitif et inhumain comme une machine. Après de Gaulle n'allait pas s'abattre le déluge mais le délire informatisé de son concurrent, qu'il surnommait « l'arsouille ».

Noé en cauchemarde encore.